



Langue et littérature
françaises

Racines – DLF Lot

Lettre n° 7 (juillet 2023)

Coup de cœur

L'homme peuplé de Franck Bouysse - Albin Michel (2022)

Ce roman de l'écrivain corrézien Franck Bouysse nous présente l'histoire de deux hommes : Harry, un écrivain, et Caleb, un fermier. Harry, après le succès de son livre *Aube noire* (bel oxymore), est en quête d'inspiration. Il se sent perdu. Comme dit l'auteur : « Il avait confondu le temps avec un moment, croyant s'acheter une liberté, oubliant que la liberté, c'est précisément échapper au temps. » Il a acquis une maison isolée, sans la visiter avant de l'acheter. Elle est peuplée de fantômes, car « en plus de parler, peut-être que la maison écrit, que toutes les scarifications valent symboles, qu'ainsi elle raconte l'histoire, comme les rides sur le visage ».

Son proche voisin, c'est Caleb, un paysan introverti et malheureux. Il vit avec sa mère qui lui a inculqué sa haine du genre humain. Il est sourcier, guérisseur aussi, mais seulement pour les animaux, car il se sent plus près d'eux que de ses semblables. Il semble incapable d'éprouver une quelconque affection pour les autres. Cependant il rencontre Emma « et pour la première fois cette fille lui apparaît tel un baume capable de soigner les plaies de la terre ». Cet amour sera-t-il assez fort pour détruire le rejet des autres que sa mère a ancré au plus profond de lui-même ?

La neige, le brouillard, sont omniprésents, enveloppant la nature et les hommes dans un monde étrange et enfouissant les secrets des personnages. Harry et Caleb ne se rencontreront pas, pourtant chacun sentira la présence de l'autre.

Harry n'est pas bien accueilli dans cet univers. Il rencontre Sofia (ou est-ce Emma ?) avec qui s'établit une sorte de confiance dont chacun des deux a besoin.

C'est un roman où s'entrecroisent présent et passé. L'écrivain tisse avec talent les fils qui relient les hommes et la campagne. Le temps froid de l'hiver imprègne toute l'histoire, favorisant le retranchement intérieur des personnages.

La fin du roman apporte-t-elle un peu de répit, un peu d'air printanier ? L'homme « peuplé » (peuplé par quoi, par qui ?) pourra-t-il se défaire de cette atmosphère

pesante ? Et qui est « l'homme peuplé » ? Harry, Caleb ou tous les deux ? Le choix est laissé au lecteur.

Franck Bouysse, l'écrivain, qui connaît l'angoisse de la page blanche, a certainement dans ce roman fait transparaître beaucoup de son moi profond.

On ferme le livre et on reste habité par les personnages et par l'atmosphère qui s'en dégage. On ne s'en détache pas facilement. Car « il y a ces ombres que prolongent l'histoire, tout ce qu'il reste à apprendre des yeux d'une mésange posée sur le rebord d'une fenêtre ».

Christine Houzé

Coup de gueule

Démarrons !

Les vieux comme moi se rappellent, non sans une pointe de nostalgie (et pourtant...) ce temps où l'on démarrait les voitures à la manivelle. Au risque d'un retour de manivelle ! Voire d'une luxation de l'épaule...

Aujourd'hui, on démarre tout. Ou même on redémarre ! Voulez-vous des exemples, authentiques ? À volonté... On démarre une émission, une discussion, un débat, une journée, une année (« Démarrer 2023 en douceur ! »), une vie, etc. À la manivelle ? Et même, « avant de démarrer », place aux hymnes, « en démarrant par l'Allemagne » (Coupe du monde de foot). La neige elle aussi démarre (Journal météo), comme le soleil...

De quoi engendrer beaucoup de frustration chez les amoureux des mots. Car combien sont-ils, ces verbes, combien sont-elles, ces expressions qui pourraient avantageusement faire l'affaire mais passent à la trappe ? Pourquoi ne pas débiter une action, commencer un travail, entamer une négociation, aborder un sujet, attaquer un discours, engager un débat, amorcer une contre-offensive, lancer une discussion, enclencher un processus, entreprendre une construction, etc. ? Voire, en termes plus imagés, poser la première pierre ? Faire un premier pas ? Et pourquoi ne verrait-on pas, comme naguère, la pluie arriver, la neige commencer à tomber, le vent à souffler ? Ou le soleil se lever, ou émerger au-dessus des nuages ? Ou n'écrirait-on pas, comme Bertrand Tavernier : « Que la fête... commence » ?

Il faut faire court, abrégé les mots. Cela ne va-t-il pas de pair avec un appauvrissement du vocabulaire, du moins dans le parler quotidien ? Du vocabulaire français, bien sûr, car pour l'anglo-américain...

Robert Larue

Et chez nos voisins ?

Nos expressions changent souvent de sens lorsqu'elles ont franchi les Pyrénées ou traversé la Manche. En voici quelques-unes :

1. Finir en eau de boudin

To go down the pan

On pourrait le traduire par « finir dans la cuvette des WC ». C'est une fin assez lamentable !

Volverse agua de cerraja

Littéralement : « Devenir de l'eau de laiteron ». Le laiteron (nom scientifique : sonchus) est une plante très commune et fait référence au latex qui est un lait poisseux qui se dégage de la plante lorsqu'on en casse la tige. On est loin du boudin ou de la cuvette !

2. Avoir du sang de navet

Tener sangre de horchata

Littéralement : « Avoir du sang de lait d'orgeat ». En Espagne, la chaleur de l'été vous invite à boire de « la horchata » bien fraîche, un lait d'orgeat au goût d'amande, obtenu à partir de « chufas », amandes de terre. Pourtant on devrait se sentir « requinqué » après en avoir bu !

To be spineless - To be a weakling

Littéralement : « Être sans colonne vertébrale » – « Être faible ». En effet un invertébré, une personne faible, toute molle, a certainement du sang de navet.

3. Un coup d'épée dans l'eau

To whistle in the wind

Littéralement : « Siffler dans le vent ». Le sifflement ne produira aucun effet, surtout si le vent souffle violemment. Et comment ne pas penser aux paroles de la chanson de Bob Dylan « Blowin' in the wind » !

Martillar en hierro frio

Littéralement : « Donner des coups de marteau sur du fer froid ». Impossible de battre le fer lorsqu'il est froid, n'importe quel forgeron nous dirait que ce serait absurde.

Une lichette de conjugaison

Le conditionnel

Vous avez appris à l'école que le conditionnel servait à exprimer une action liée à une condition, un fait éventuel. Par exemple : « Si j'étais riche, je **ferais** le tour du monde. »

Toutefois, ses emplois sont bien plus divers. D'ailleurs, est-ce uniquement un mode ? Il ressemble souvent à un temps et ne dépend pas forcément d'une condition.

Il peut aussi exprimer :

- un souhait : « J'**aimerais** tellement faire le tour du monde. »
- une hypothèse : « Ils **partiraient** faire le tour du monde, d'après les rumeurs. »
- un conseil : « Tu **devrais** faire le tour du monde. »
- un regret : « J'**aurais aimé** faire le tour du monde. »
- une situation imaginaire : « On **serait** très riches et on **ferait** le tour du monde. »
- un reproche : « Tu **pourrais** au moins essayer de travailler pour que nous devenions riches ! »

Il sert également à être plus poli qu'en utilisant le brutal impératif : « **Pourriez**-vous participer aux frais de mon tour du monde, s'il vous plaît ? » aura plus de chances de succès que : « Donnez-moi de l'argent pour mon tour du monde. »

Enfin, le conditionnel sert également à exprimer une action future... mais dans le passé !

Dans cette phrase : « Il nous avait annoncé qu'il **partirait** faire le tour du monde dès qu'il **aurait** l'argent », le fait d'« avoir l'argent » et l'action de « partir » sont postérieurs à l'annonce. Le conditionnel sert donc bien ici à exprimer un futur.

Si on veut schématiser cette phrase en respectant la chronologie des faits, cela donne :

- 1) il fait l'annonce d'un projet
- 2) il trouve de l'argent
- 3) il fait le tour du monde

Cela semble si simple dit comme ça... plus simple que l'emploi du conditionnel !

Béatrice Quillerou

Colette(1873-1954)

Nous célébrons Colette, grande dame de la littérature française. Une fois encore, je vais à la rencontre de Colette sur des chemins ouverts par George Sand et quelques autres personnalités libres et fortes qui refusèrent une littérature genrée et contrainte par des modes de pensée et des règles qui retiennent les auteurs dans un temps et une culture définie.

Colette, femme de lettres originale et multiple, libre avant tout, traverse les époques et séduit des publics très divers. Pour ma part, je peux affirmer par la voix de J.M.G. Le Clézio : « Chaque fois que je l'ai relue, j'ai eu le même choc : la jeunesse, la spontanéité, la beauté de sa langue et la vérité de son monde – que j'aime cela ! Elle reste inégalée, la plus jeune de nos romanciers d'aujourd'hui. »

Dans *La Naissance du jour*, quand Colette loue les dons de sa mère tant aimée, Sido l'enchanteresse, c'est son double qu'on voit, Colette elle-même ; l'identification est évidente, écoutons-la : « [...] elle rencontrait partout, imprévus, suscités pour elle, par elle, des apogées, des éclosions, des métamorphoses, des explosions de miracles, dont elle recueillait tout le prix... ». Notons la magie de cette écriture, très travaillée, dont la beauté paraît spontanée. Elle opère par suggestions et nuances, cisèle sa phrase dont les mots sont choisis pour leur sonorité, leur gradation formelle et le rythme qu'ils génèrent.

Le poète lotois, Jules Malrieu, qui admirait profondément Colette, lui écrivit en 1932 : « [...] vous, la sourcière divine, la liseuse dans l'âme des bêtes, la devineresse des secrets de l'arbre et de l'eau... » et aussi « votre esprit si subtil qu'il devine la pépite d'or sous la pierre fruste et découvre la perle sous l'écume de la vague... »

Très intuitive et avide de découvertes, Colette cultive un sens peu commun de l'observation, éduquée en cela par Sido qui toujours la sollicitait : « Regarde... », « Écoute !... », « Tu entends ?... ». Elle se passionne pour le monde vivant, met en œuvre son intelligence et particulièrement toutes ses facultés sensorielles, affirmant, non sans malice : « Moi, c'est mon corps qui pense, il est plus intelligent que mon cerveau... ». Et aussi : « Ma sensualité [...] eut toujours, Dieu merci, les yeux plus grands que le ventre. »

Elle se revendique l'héritière de Sido en affirmant dans *La Naissance du jour* : « Elle m'a donné le jour et la mission de poursuivre ce qu'en poète elle saisit et abandonna, comme on s'empare d'un fragment de mélodie flottante en voyage dans l'espace... Qu'importe la mélodie à qui s'enquiert de l'archet et de la main qui tient l'archet ? »

Dans *La Chambre éclairée* (1921), elle évoque en superbes métaphores, la gaîté de sa fille Bel-Gazou : « Ô cascades d'argent sur des graviers blancs, ô fusées ascendantes que l'instant de retomber allume, gamme dont la note la plus aiguë est comme un brandon, paillettes, bluettes, un cristal à mille feux, – il y a là, derrière la porte, dans cette chambre noire, mon dernier trésor de lumière, la voix, les rires de Bel-Gazou. » On se souvient de Colette enfant, tendrement nommée par Sido « mon joyau-tout-en-or ».

Colette, poète avant tout, utilisera sa plume comme le musicien son archet, le peintre son pinceau et sa palette, le sculpteur son burin. Sa matière, ce sont les mots. Gourmande et gourmette, elle goûte les mots comme elle croque les fruits pour jouir de leurs sucs. Elle écrit : « Pour moi, tel mot suffit à recréer l'odeur, la couleur des heures vécues, il est sonore et plein et mystérieux comme une coquille qui chante la mer... » (*La Vagabonde*, 1910). Et c'est toujours magnifique. Nous en jugerons par quelques extraits de ses textes dans la prochaine *Lettre* trimestrielle.

Colette Darnis

Jeux de mots et calembours

Et si l'on jouait avec les mots ? Ils ne demandent que ça...

- Les moulins, c'était mieux à vent ?
- Quand on voit beaucoup de glands à la télé, faut-il changer de chêne ?
- Si le ski alpin, qui a le beurre et la confiture ?
- Je m'acier ou je métal ? Que fer ?
- Un prêtre qui déménage a-t-il le droit d'utiliser un diable ?

Régine Judicis

Point final

Vient un jour l'heure d'inscrire, volontairement ou non, le point final à une vie de culture, de lecture et d'écriture. Sœur Thérèse n'est pas une écrivaine...Voici deux exemples touchants de passionnés que nous avons eu la chance de rencontrer et qui ont dû, à la fin de leur vie, éteindre leur ordinateur...

Elle s'appelait Thérèse

Elle s'appelait Thérèse. Sœur Thérèse, car elle était religieuse. Après une longue carrière de professeur d'anglais dans l'établissement Notre-Dame à Cahors, elle était venue passer ses dernières années au couvent de Gramat dans la congrégation Notre-Dame du Calvaire qu'elle avait rejointe à sa majorité, à vingt-un ans, contre la volonté de son père.

Thérèse était petite, toute frêle mais il ne fallait pas s'y tromper. Elle abritait en elle une volonté bien ancrée, une personnalité très affirmée.

Elle avait une ouverture d'esprit remarquable qui fait tellement défaut aux gens qui gouvernent notre monde.

Son fidèle compagnon était son ordinateur qui lui permettait de faire des recherches, de partager son savoir avec d'autres personnes. Elle m'a fait découvrir Jean Lavoué, un merveilleux poète. Elle pouvait commenter un livre de Primo Levi ou les derniers articles parus dans la presse traitant de la condition des femmes, de la faim dans le monde, de la misère quotidienne.

Et puis, un jour, déjà bien fatiguée, elle a fermé son ordinateur, comme on ferme une fenêtre sur la vie et a dit à ses sœurs : « Je ne m'en servirai plus ».

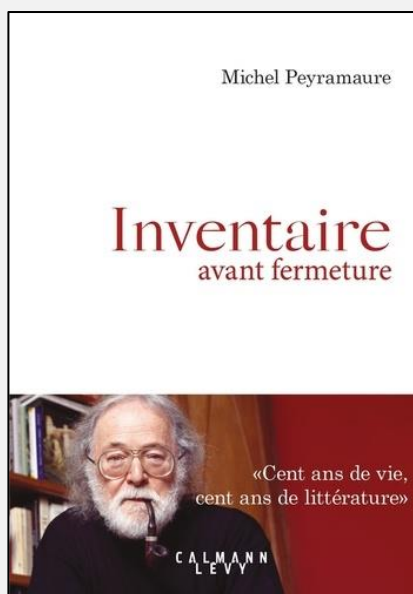
Quelques jours après, elle décédait. Elle avait quatre-vingt-seize ans.

J'aurais aimé l'avoir connue plus longtemps, mais ces quelques années où nous avons établi de véritables liens ont été très intenses.

Elle s'appelait Thérèse. Elle aimait la littérature, les gens, les chats et les mésanges qui venaient picorer sur l'appui de sa fenêtre.

Christine Houzé

Adieu, cher compagnon...



Michel Peyramaure est né à Brive-la-Gaillarde (Corrèze) en 1922 et décédé dans sa ville natale en 2023. Associé à un courant du roman de terroir, il est l'auteur de plus d'une centaine de livres et est considéré comme un maître du roman historique.

Dans son ultime ouvrage (2021), *Inventaire avant fermeture*, il évoque, vaincu par le grand âge, la fin forcée de son métier d'écrivain et la mise à la retraite de son vieux compagnon, son ordinateur.

« Dimanche 19 avril
Fin de parcours ?

J'ai été contraint, en raison d'une mémoire défaillante et d'une activité digitale devenue aléatoire, de faire mes adieux à ce vieux compagnon fidèle : mon ordinateur. C'est avec émotion, les yeux embués, que je vais l'enfourer à jamais sous sa couverture. J'ai fait ensuite remettre aux étagères les livres en attente de lecture ou propres à me fournir la documentation nécessaire à mes romans historiques. [...]

L'histoire est folle, nom de Dieu ! J'y ai attrapé une sorte de virus dont je ne peux me débarrasser. Qu'on me ramène vite à mon ordinateur ! J'ai quelques idées en tête, alors que j'ai l'impression de vivre dans un appartement qu'on vide de tous ses meubles et bientôt de ma présence. Veille [s'adressant à sa fille Martine] qu'on ne bazarde pas mes bouquins à la brocante quand j'aurai passé l'arme à gauche. Tu les donneras à la bibliothèque municipale et mes documents aux archives, pour que quelque chose de moi reste dans cette ville que j'ai aimée comme une maîtresse. »

Gilles Fau

Béatrice Quillerou – présidente de DLF Lot - chezbandb@gmail.com

Gilles Fau – président de Racines – gillesfau2@orange.fr

N'hésitez pas à diffuser cette lettre !